Document généré le 25 avr. 2024 14:56

Jeu
Revue de théâtre

« Duo pour une soliste » / « Comme on regarde tomber les feuilles »

Marle-Hélène Gauthier

Numéro 51, 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/26666ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gauthier, M.-H. (1989). Compte rendu de [« Duo pour une soliste » / « Comme on regarde tomber les feuilles »]. *Jeu*, (51), 182–185.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

sur la performance du spectacle présenté sur la scène de la Salle Fred-Barry. Il faut peut-être s'interroger davantage sur la conception même d'*Ubu Cycle*, qui reposait, comme pour les deux pièces précédentes, sur un collage. Sans nier l'intérêt des passages choisis dans l'oeuvre de Jarry, on peut discuter la pertinence de cette formule qui risque de faire déraper une oeuvre déjà hétéroclite vers l'incohérence. Le personnage d'Ubu est évidemment une abstraction, puisqu'il représente, de manière magistrale, la bêtise. Or, rien n'est plus abstrait et désarmant que la bêtise, parce qu'on peut difficilement y répondre de façon logique et intelligente. Ubu c'est, par l'absurde, la représentation la plus flamboyante et la plus dense de cette horreur contre laquelle il faut toujours se battre : la stupidité dans toute sa pureté. Encore faut-il en démontrer l'immense pouvoir. Mais Ubu s'efface ici, noyé dans un spectacle qui privilégie la virtuosité. Il en résulte que le burlesque prend nettement le pas sur le sadisme et le cynisme, que la dialectique entre le grotesque et le politique est évacuée au profit du premier des deux termes[1]. C'est un choix sans doute, mais un choix discutable dans la mesure où il réduit de manière sensible la portée du travail de Jarry et surtout sa subversion.

La maestria de l'équipe du Théâtre Ubu ne fait pas de doute. Je crois qu'il serait maintenant temps qu'elle élargisse un peu ses horizons, pour le plus grand plaisir des amateurs de théâtre.

jean-françois chassay

1. Une anecdote, pour le plaisir : une étudiante chinoise, à qui je demandais pourquoi elle aimait tant *Ubu roi*, me répondit que cette pièce «est la reproduction exacte de la Révolution culturelle en Chine». Preuve de la prégnance d'Ubu dans le monde contemporain.

«duo pour une soliste» / «comme on regarde tomber les feuilles»

Duo pour une soliste. Texte de Tom Kempinski. Adaptation française : Anne Tognetti et Claude Baigneres. Mise en scène : Jean Salvy; scénographie : François Laplante, assisté de Gisèle Garneau; éclairages : Claude Accolas; trame sonore : Richard Soly. Avec Benoît Girard et Louise Marleau. Production de la Société de la Place des Arts de Montréal, présentée au Théâtre du Café de la Place du 9 novembre au 17 décembre 1988 et au Théâtre Élysée du 25 avril au 14 mai 1989.

Comme on regarde tomber les feuilles. Texte d'Yves Marchand d'après Guy de Maupassant. Mise en scène : Jean-Louis Roux; scénographie : Guy Neveu; éclairages : Michel Beaulieu; trame sonore : Richard Soly. Avec Luc Durand et Guy Nadon. Production de la Société de la Place des Arts de Montréal, présentée au Café de la Place du 15 mars au 6 mai 1989.

la passion d'une musicienne

Duo pour une soliste, voilà une pièce qui a fait couler beaucoup d'encre et bien des larmes. Et pour cause! Inspirée de la vie de la violoncelliste Jacqueline du Pré, cette oeuvre pleine d'émotions, de puissance et de vérité atteint à l'essentiel. Sans aucun doute, elle ne peut avoir été créée et ne peut être jouée que par des êtres doués d'une très grande sensibilité, condition sine qua non.

Ce duo bien singulier est un face à face entre un psychiatre, le docteur Georges Feldmann, et sa patiente, Stéphane Abhrams, une grande violoniste atteinte de sclérose en plaques, condamnée à faire deuil de sa passion pour la musique et le violon, son instrument d'expression : un châtiment pire que la mort elle-même. Pour cette musicienne de 35 ans, c'est le drame, la tragédie, la crise existentielle, une fin : la maladie, qui ne peut que la conduire vers la mort, lui a aussi arraché sa raison d'être. D'exécutante, comme elle le dit, elle est soudain devenue simple auditrice passive, elle qui n'est dans la réalité, sa réalité que quand elle joue. La vie a perdu tout son sens : à la recherche du sens perdu... Dans l'immédiat, une seule issue semble se présenter, la mort — et la mort

provoquée par suicide pour se libérer du joug d'une vie pleine du bruit sourd du désespoir, de l'angoisse, du vide.

Devant ce triste spectacle de larmes et de grincements, il y a le médecin, celui qui devra tenter d'entraîner la soliste avec lui hors des ténèbres, du silence, dans un dur duel pour la vie — «duel pour une soliste» —, contre l'envie d'abandon et d'apitoiement inévitablement destructeurs, elle qui se laisse aveuglément glisser vers l'oubli. L'invitation lancée à cette ex-musicienne: travailler sur les autres cordes, les autres gammes de son moi.

Divisée en six tableaux, soit six séances où se retrouvent hebdomadairement, en principe, les deux personnages, la pièce constitue un tout absolument cohérent où les émotions les plus essentielles, et elles seules, s'enchaînent naturellement, dans l'ordre ou dans le désordre, pour passer le mur du refoulement et de la censure. Dans les cinq premiers tableaux s'expriment tour à tour l'angoisse, le cynisme, le mépris, la colère, la révolte, le refus, le délire, l'humour noir, la résignation, etc., toutes émotions plus vraies les unes que les autres.

Quand tout semble avoir été dit, crié, hurlé, pleuré par la victime, le psychiatre, jusque-là relativement discret dans ses interventions, prend enfin la parole avec toute la véhémence du monde. L'ennemi est de taille. Lui qui a perdu trop de patients qui ont succombé aux charmes trompeurs du suicide ne peut que réagir avec toute la force dont il dispose comme être humain. Parce que c'est bel et bien l'être humain qui parle en se faisant l'avocat de l'espoir et de la vie.

Le sixième et dernier tableau est empreint, lui, d'une certaine sérénité, cependant bien fragile et relative. Le ton, la tension ont soudain baissé, la noirceur a enfin fait place à une lueur d'espoir. Le calme avant ou après la tempête, se demande-t-on? On nous répond par deux

Louise Marleau et Benoît Girard dans *Duo pour une soliste*: «un face à face entre un psychiatre, le docteur Georges Feldmann, et sa patiente, Stéphane Abhrams». Photo: André Le Coz.

sourires silencieux, harmonieux, au même diapason. À nous de juger.

On ne peut que s'incliner devant la prestation de Louise Marleau et de Benoît Girard. Girard brille par sa crédibilité et le dosage de sa présence, discrète mais parfaitement juste. Son personnage, c'est un peu le faire-valoir, c'est celui qui écoute, qui provoque, tant par ses propos que par ses silences, celui qui pose les questions et les hypothèses qu'on ne veut pas entendre, celui qui oblige à la réflexion, à la lucidité, ce qui peut bouleverser et faire très mal, celui qui braque le sujet devant son miroir, celui aussi qui refuse et renie la notion même de pitié. C'est en quelque sorte l'ami ennemi. Chose digne de mention: jamais on ne sent d'intentions moralisatrices dans son discours, ce qui aurait pu déranger, voire irriter.

Louise Marleau, quant à elle, a dû relever un grand défi: clouée à un fauteuil roulant pendant quelque deux heures, presque en soliste, elle devait traduire et exprimer des émotions à la fois énormes et profondes, aller tout au bout de ses énergies, mais avec des moyens physiques très limités. Mission accomplie, objectif vérité atteint. Ses seules armes: l'expression des yeux, des plus loquaces, la pose du corps, tantôt raide tantôt avachi, les mouvements de la main et du bras droits, les chutes au sol, un trop grand effort pour se tenir debout sur des jambes affaiblies, le déplacement du fauteuil roulant même, lent et discret ou brusque et violent selon l'état d'âme. Mais par-dessus tout, la voix, la voix multiple avec toutes ses nuances. En fermant les yeux, on reconnaît dans le ton toute la force de la colère, l'étouffement de l'angoisse, la faiblesse de la résignation, la fébrilité de la peur, le tremblement du délire, sans oublier la tendresse, le respect et la passion quand il est question de musique. Seule une grande virtuose du jeu pouvait exprimer et communiquer un tel éventail d'émotions et tant de vérités. Quelle énergie, quel travail, quelle grandeur!

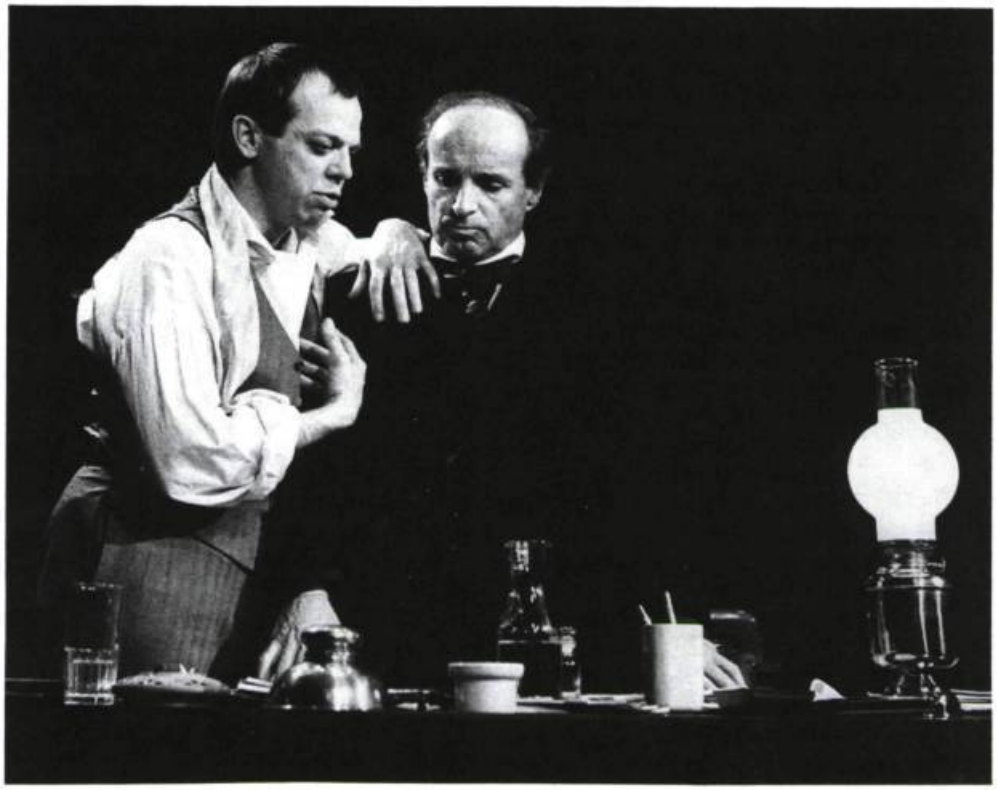
dans le silence absolu

Pour ceux et celles qui ont eu l'occasion de voir *Comme on regarde tomber les feuilles* d'Yves Marchand, composé d'éléments de la vie et de l'oeuvre de Guy de Maupassant, il peut être fort tentant d'établir des liens entre cette pièce et la première.

En effet, les deux oeuvres, deux duos, se nourrissent de rencontres entre un médecin et un être «malade» — lire «qui a mal» — et surtout, des états d'âme et des secrets d'une victime qui, sous la torture du désespoir, étale son moi. Mais là s'arrête l'évidente analogie pour laisser place à la singularité.

Différence quant à la nature des personnages. Ceux de la deuxième pièce sont distincts des deux autres et distincts l'un de l'autre. Le premier, le docteur Daremberg (Luc Durand), se présente comme le témoin cruellement désemparé, impuissant — comme quand on regarde tomber les feuilles — devant la souffrance physique et morale de son patient syphilitique. Face à la cause perdue, son âme «missionnaire» se laisse quelque peu emporter par la fièvre de l'autre et entraîner dans le jeu du qui suis-je, pourquoi suis-je et où vais-je? Trop, peut-être. Le deuxième, Joseph Prunier (Guy Nadon), écrivain, est l'incarnation même de la noirceur, de la désillusion, du pessimisme et du négativisme. Complètement désabusé, avec un grand D, plein d'amertume et de mépris à l'égard de la gent humaine, hommes et femmes, absolument égocentrique — frappé d'«hypertrophie nombrilique» selon Daremberg —, fatigué de tout, même de lui-même, il déclare être né triste et sceptique, ce qui montre bien toute sa conscience et sa lucidité. Mais surtout, cet homme qui écrit est doté d'une sensibilité et d'une intelligence exacerbées, qualités vives au point de s'être métamorphosées en douleur aiguë.

Différence quant à leur relation. Entre Daremberg et Prunier, deux êtres aux antipodes l'un de l'autre, s'établit une relation de couple, de complémentarité, non d'amitié cependant, où les confidences mutuelles abondent et s'entrechoquent. Ce qui les lie: la sensibilité et la solitude. Pendant deux ans, soit jusqu'à ce que la folie puis la mort les séparent, ils échangent des réflexions sur l'amour, les hommes et les



«Le docteur Daremberg (Luc Durand) [à droite] se présente comme le témoin cruellement désemparé, impuissant — comme quand on regarde tomber les feuilles — devant la souffrance physique et morale de son patient syphilitique [Guy Nadon, à gauche].» Photo : André Le Coz.

femmes, très présentes malgré leur absence physique, la société, la vie, son sens et son non-sens, réflexions tantôt graves, tantôt légères, tantôt tragiques, tantôt comiques. Par le biais de ces conversations tenues dans une atmosphère tamisée du siècle dernier, on les découvre peu à peu dans ce qu'ils ont de plus intime, presque en intrus.

En deux mots, s'établit là une relation de «père témoin» et «fils victime» qui, on s'en doute si l'on connaît le destin de Maupassant, ne peut que tristement finir. Si *Duo pour une soliste* nous laisse sur une note silencieuse et calme, *Comme on regarde tomber les feuilles* se tait plutôt sur une note noire, celle de la réalité de la solitude de l'humain, qui transcende le temps et l'espace.

Quoi qu'il en soit, voilà deux duos unis par une grande qualité, leur intégrité et leur force émotives. À voir... dans le silence le plus absolu. Une réserve : gens insensibles, s'il en est, de grâce, s'abstenir.

marie-hélène gauthier